

Laurent Bayart

À pleins poumons

Andersen

Paris

*À mes parents, ma famille, sœur Mathilde, la tante
Lumière, ma cousine Michèle, madame Frère et toutes ces
autres bonnes âmes qui m'ont aidé dans l'ascension de ce
col hors catégorie que fut – pour moi – la tuberculose. Ce
livre est une manière de rendre hommage à votre mémoire
en gerbe d'amour, de gratitude et d'affection.*

*« Et Dieu créa la bicyclette pour que l'homme
en fasse un instrument d'effort et d'exaltation
sur le chemin difficile de la vie. »*

Inscription qui se trouve sous un monument
dans la chapelle del Ghisallo en Italie.

C'était l'été 1964. J'avais sept ans, petit bonhomme haut comme trois pommes, aux poumons pleins de taches blanches. Pépins noirs dans les alvéoles de mon thorax, et le Tour de France passait au pied des balcons de nos chambres. La mort veillait sur nous, mais nous ne le savions pas. Pensez, à cet âge-là... Pourtant, j'entendais le grand tohu-bohu, barnum haut en couleurs et en musique de ce cirque ambulante. J'étais émerveillé. Je voulais admirer mes héros. Raymond Poulidor et Jacques Anquetil. Regarder passer ces dieux mythiques. Hélas, dans l'établissement hospitalier, c'était la sacro-sainte heure de la sieste. Le surveillant – garde-chiourme – nous interdit et défendit de sortir de notre lit pour aller les admirer. Nous avons des étoiles noires dans les yeux. Ce fut un supplice. Entendre, sans pouvoir participer à la magie de la fête. Incompréhensible refus, suprême cruauté du monde des blouses blanches. La haine est montée en moi comme une marée déferlante. J'y pense encore aujourd'hui. J'ai cinquante-sept ans. Elle est toujours là, comme une échappée solitaire dans un mont Ventoux ou un Tourmalet. L'ardoisier m'indique que plus personne n'arrivera, désormais, à la rejoindre. Cette haine tenace comme un Maillot jaune qu'on m'aurait jeté à la figure.

À bout de souffle

Grâce soit rendue à sœur Mathilde, la bonne âme de notre famille, qui quelque part me sauva d'une mort certaine. Personne n'avait rien remarqué dans mon entourage. Lorsqu'elle vint un jour à la maison et qu'elle m'aperçut dans ce pitoyable état : les yeux rougis, les paupières truffées de croûtes, des éruptions cutanées autour de la bouche, elle m'emmena illico presto chez le médecin. On pensait à quelques anodines maladies alors qu'une effroyable chape de plomb se posait insidieusement sur mes poumons et ma tête... Personne ne m'avait rien dit. En 1964, la psychologie infantine n'existait pas. On ne s'embarrassait pas trop de considérations philosophiques ! Ce que l'on pensait anodin se révéla être une primo-infection tuberculeuse. Je devais partir en urgence pour le sanatorium. Mais personne ne m'avait mis au courant. Sœur Mathilde m'emmena en voiture à Briançon, dans cet établissement de santé entouré par d'immenses éperons rocheux et qui s'intitulait *Rhône-Azur*. Je fis la connaissance d'un médecin. « Je reviens tout de suite », me dit cette femme dévouée à Dieu. Et je l'attends toujours... Je n'ai jamais fini de l'attendre. Elle est morte depuis et moi, encore vivant, il me reste toujours, de ce moment-là, l'angoisse de me retrouver seul. On ne guérirait donc jamais de son enfance ? Je suis resté deux ans en sanatorium.

Avec d'énormes trous dans les poumons mais aussi un autre, invisible, dans le cœur. Comme une crevaision lente.

Table

À bout de souffle	13
Sur la route	37
La belle échappée	63